

Frédéric Acquaviva, *Isidore Isou*, Neuchâtel, Éditions du Griffon, 2019, 280 p., ISBN : 978-2-88006-103-6
Par Jean Khalfa

Isidore Isou est un mystère. Ce Roumain de 20 ans arrivé à Paris en 1945 persuade Gallimard de publier en 1947 deux volumes de plus de quatre cents pages chacun, un traité de refondation complète de la poésie et de la musique et une autobiographie de l'auteur en messie¹. Frédéric Acquaviva note à juste titre cette conjugaison d'une systématique de la création, unique sans doute depuis la Renaissance, et d'une ambition démesurée. Isou se compare à Léonard de Vinci pour qui la peinture est *cosa mentale* mais on pourrait aussi évoquer Pic de la Mirandole. Son rapport au temps est effectivement messianique : il ne fait qu'anticiper sur son destin, préfigurant et parfois causant les révolutions à venir dans tous les domaines. Ainsi en cinéma, l'extraordinaire *Traité de bave et d'éternité* de 1951, et, en économie politique, son *Soulèvement de la jeunesse* de 1950 (plusieurs versions suivront au fil des ans) qui annonce la révolte d'une nouvelle catégorie de la population que gaullisme et communisme ne capteront plus. Aussi vivra-t-il mai 68 comme l'épiphanie de sa pensée. En poésie, le système lettriste accueille la matière même des lettres (détachées de leurs fonctions dans l'écriture) et, dit Isou, « les dépasse pour mouler dans leur bloc des œuvres cohérentes ». Dans sa peinture, objet principal de ce livre, Isou invente un art dépassant le figuratif et l'abstrait par l'exploration, la mise en scène et la prolifération sur la toile de toute marque perceptible comme un signe graphique, des décennies avant le *graffiti art* ou l'œuvre de Basquiat. En près de 300 pages de grand format et richement illustrées, l'ouvrage d'Acquaviva s'offre au premier abord comme une présentation magistrale de l'art plastique d'Isou, mais il dresse aussi en toile de fond le tableau encyclopédique (*kladologique*, en termes isouiens) de toutes les entreprises théorico-pratiques d'Isou et des Lettristes. Ainsi sa généalogie de la pensée plastique d'Isou à travers les premières revues lettristes sera fort précieuse, parmi bien d'autres analyses, pour les chercheurs. Ultimement, c'est cette paradoxale « mécanique de la création » qu'Isou ne cesse de mettre en œuvre dans sa production considérable que le livre entend éclairer.

Voici donc un auteur/créateur incontournable, inventeur incessant de méthodes souvent magnifiquement illustrées (son *Amos* en témoigne²) et qui sera pourtant essentiellement ignoré par la critique, ou bien évoqué, épisodique-

¹ Isidore Isou, *Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique et L'Agrégation d'un nom et d'un messie*, Paris, Gallimard, 1947.

² I. Isou, *Amos ou Introduction à la métagraphologie*, Paris, Arcanes, 1953.

ment, comme un précurseur, éclipsé par une descendance qui s’empare de ses méthodes et s’emploie parfois à l’exclure de son propre mouvement (comme le fit Debord). Après son coup d’éclat initial, il publiera l’essentiel de son œuvre théorique sous forme de brochures ronéotypées par de petites maisons d’édition créées souvent pour l’occasion et n’aura que rarement accès aux grandes expositions et galeries. En France, malgré les efforts de quelques collectionneurs et enthousiastes, dont Acquaviva, on n’a vraiment commencé à s’intéresser à Isou que lorsque le Musée national d’art moderne acheta, dix ans après sa mort, ce qui restait de ses archives. Acquaviva suit les grandes périodes de l’œuvre en décrivant le développement et les dissensions du groupe lettriste, fait l’histoire de toutes les expositions et présente une belle sélection d’œuvres, remarquablement mises en page. Ce sera un ouvrage de référence sur cette peinture (et sur la peinture du mouvement lettriste). Mais il montre aussi que, tout en ouvrant un champ énorme, Isou y enferme les créateurs qu’il entend susciter. C’est un créateur à système qui, sans gêne aucune en un temps où l’on critique le rationalisme, se mesure à Descartes et surtout à Leibniz, et qui conçoit ses œuvres ou ses séries d’œuvres comme exemples de la puissance de sa méthode. Certes, Isou concède souvent qu’il lui faudrait du temps pour acquérir telle technique picturale et s’étonne parfois lorsque telle de ses œuvres tranche sur les autres dans une série, mais ce miracle est immédiatement inséré dans une explication systématique. Isou, note Acquaviva, invente « l’artiste sans affect » dont le système s’applique à tous les arts, littéraires, musicaux aussi bien que plastiques. Il préempte toute interprétation, causant ainsi au moins en partie cette « conspiration du silence » dont il se sentait la victime. Très tôt prophète habité d’une mission (incarcéré et violemment battu à Bucarest au début de la Shoah roumaine, il s’inquiète surtout de ce qui manquera à l’humanité s’il venait à disparaître³), c’est pourtant l’artiste le moins intéressé qui soit par l’inspiration. Il s’emploie essentiellement à transmettre à tout un chacun les clés de la créativité appliquée à tous les domaines, et ce pour rendre le monde humain. Comme tous les théoriciens utopistes, à l’exception d’un cercle de disciples, il manque ainsi son public qui ne voit là que théorie (son grand œuvre est un traité de « créatique » ou « novatique » reprenant, sur mille quatre cents pages, neuf volumes publiés sur trois décennies⁴). Offrir l’œuvre et en donner la clé, faire de cette clef l’œuvre-même (comme dans ses œuvres *infinitésimales*), ou bien l’y insérer, comme dans les textes peints encadrant ses imitations des grands peintres, c’est détruire pour

³ Dans *Chronique des années égarées* (Paris, Stock, 1997), Serge Moscovici décrit son amitié avec Isou et leurs aventures durant leur adolescence bucarestoise. Sur la période roumaine, voir Andrew Hussey, *Speaking East: The strange and enchanted life of Isidore Isou*, Londres, Reaktion Books, 2021.

⁴ I. Isou, *La Créatique ou la novatique, 1941-1976*, Romainville, Al Dante, 2003.

beaucoup l'aura de la création et faire paraître ses réussites comme « simples » conséquences ou bien comme accidents.

Acquaviva mène le lecteur avec maîtrise et clarté au fil des systèmes et des écrits théoriques, éclairant au passage bien des catégorisations maniaques (*hypergraphie, art esthapéirique, excoordisme, etc.* – il faudrait ajouter un glossaire à l'excellente bibliographie). On sort de ce périple qui va de 1925 à 2017 à la fois stupéfait et mélancolique. Stupéfait par cette créativité sans limite que l'on connaissait théoriquement et littérairement mais fort peu dans ses réalisations picturales, largement invisibles. Mais mélancolique aussi car ce destin semble inéluctablement mener à une désaffection que surcharge théorique et surenchère polémique ont d'ailleurs accélérée. Le public que vise Isou, même cette jeunesse aliénée du monde des adultes, monde de choses, s'engage rarement dans la voie de la créativité et de cette liberté radicale que sa situation historique et géographique exceptionnelle avait imposée à Isou comme forme de vie. Contre cette inertie, et contre la logique du marché, Isou, infatigable, ne cesse de défendre imperturbablement et *par ses œuvres* l'idée que la grande œuvre est le don de la méthode de création de l'œuvre. Acquaviva, créateur tout autant qu'historien, inscrit judicieusement en quatrième de couverture de son ouvrage cette seule citation d'Isou : « Ceux qui ignorent mes armes secrètes ne peuvent pas comprendre le sens de mon combat ». Ces armes secrètes sont l'objet de ce beau livre.